

sa dynastie tout entière. A cette nouvelle, l'empereur se dresse fièrement :

— C'est aussi par trop d'humiliations ! s'écrie-t-il. Ils veulent me pousser à bout ! Eh bien donc ! plus de tâches négociations ; que le destin s'accomplisse !

Napoléon continue de parler haut, en maître absolu, en père, en soldat, en empereur. Le géant, trop longtemps garrotté par les entraves dont on l'a embarrassé, reprend toute sa hauteur, toute son énergie. Il se promène à grands pas, et continue, de cette voix qui a si souvent rappelé la fortune des batailles :

— Oui ! nous nous battons, et certes, nous triompherons encore, malgré la trahison ! Soult me ramène cinquante mille soldats ; Suchet va le rejoindre avec ses quinze mille hommes de l'armée de Catalogne ; Eugène fera un mouvement sur les Alpes avec ses trente mille Italiens. J'ai encore les quinze mille hommes d'Augereau, les garnisons des frontières et l'armée entière du maréchal Maison. Tout cela va former une armée invincible ! Il nous faut aller au-devant de ces renforts et manœuvrer sur la Loire : c'est là que Charles Martel a délivré son pays, c'est là que nous délivrerons le nôtre !... Messieurs, s'écrie-t-il de nouveau en frappant d'un geste sublime sur la garde de son épée, la grande armée est reconstituée !

Les paroles si éloquentes que Napoléon vient de prononcer n'ont pas trouvé d'écho même dans le cœur de ceux qui se sont voués à sa cause. Ses plénipotentiaires sont restés impassibles en présence de tant d'enthousiasme. Macdonald seul réplique avec calme :

— Sire, les circonstances ont acquis une gravité qui ne permet pas de prendre un parti sans en avoir pesé toutes les chances ; nous supplions Votre Majesté de réfléchir.

— J'ai réfléchi ! répond séchement Napoléon. Le lion n'est pas encore mort.

Dès qu'on apprend à Fontainebleau la rupture des négociations, une explosion de cris, de reproches, de menaces même, se fait entendre dans les galeries du palais. C'est à qui tournera ses regards vers la capitale, c'est à qui inventera des prétextes pour aller à Paris ; ceux-ci pour rassurer leur femme ; ceux-là pour mettre à l'abri leur fortune ; quelques-uns pour l'intérêt de leur corps d'armée ; le plus grand nombre pour négocier leur défection et stipuler les clauses de leur nouvelle fidélité aux Bourbons.

Pendant ce temps, les Russes et les Autrichiens s'avancent et resserrent autour de Fontainebleau la petite armée impériale. Cette manœuvre des alliés sert d'objection aux trembleurs qui ne veulent que déserte ; ils exagèrent les forces ennemis et prédisent les plus funestes résultats. Napoléon entend tous ces propos, réduits ces craintes chimériques à leur juste valeur, et promet, lorsqu'il en sera temps, de percer le réseau de fer dont on l'a entouré.

— Une route fermée à des courriers, dit-il, s'ouvre bientôt devant cinquante mille baïonnettes !

Cependant il est lui-même indécis ; il lui répugne de faire une guerre de partisans. Lui qui terminait toutes ses campagnes en quelques mois, lui qui conquérait un royaume par une seule grande bataille, il éprouve une sorte de honte à ne plus manœuvrer que sur une petite échelle, à ne faire mouvoir qu'une poignée d'hommes. Au milieu de toutes les perplexités qui viennent l'assaillir, il lui faut néanmoins prendre un parti décisif ; mais, auparavant, il veut entretenir une dernière fois ses maréchaux. Il a subi l'influence du trône, il espère trouver un appui dans les grands feudataires de la couronne ; en un mot, il veut savoir si sa cause, si celle de sa famille, sont encore la cause de la France : il se décidera ensuite.

Les maréchaux sont convoqués. Napoléon va au-devant de chacun d'eux en particulier, et l'accueille avec cette distinction de manières, cette noblesse de langage, qui ont toujours imposé même aux souverains ses égaux. Ney et Berthier arrivent les derniers. Leur abord est froid, leur contenance embarrassée ; Napoléon n'a pas l'air d'y faire attention.

A peine s'est-il assis, qu'il entame une conversation générale par des lieux communs ; puis, s'adressant plus particulièrement au prince de Wagram, il lui demande avec une sorte de bonhomie s'il a des nouvelles de la marche des alliés. Celui-ci répond qu'il a envoyé en reconnaissance des officiers d'état-major sur tous les points, et que leurs rapports ont été unanimes : l'ennemi a décidément pris position autour de Fontainebleau. Mais les maréchaux, forts de la résignation de Napoléon, ne sont pas venus pour se borner à ne lui annoncer que de mauvaises nouvelles : c'est son abdication absolue qu'ils sont venus chercher. Ney, le premier, aborde cette question délicate en traçant d'une manière énergique la déplorable situation de la France, et achève le tableau en demandant à l'empereur quels sont ses moyens de sauver la patrie. Aussitôt, sans laisser le temps à Napoléon de répondre, chacun émet son opinion ; la discussion s'anime, les interpellations les plus vives se croisent, de bruyants colloques s'engagent. Au milieu de ce pêle-mêle de paroles, l'attitude de l'empereur est admirable de sang-froid et de dignité : il se tait ; mais quand la tranquillité s'est un peu rétablie, il prend enfin la parole, résume en peu de mots tout ce qui vient d'être dit, et termine en reproduisant les conditions qui lui sont imposées par les alliés.

— Quant au sacrifice personnel qu'on exige de moi, ajoute-t-il, j'y suis résigné : mais consentir à déposséder ma femme et mon fils d'une couronne que, moi, j'ai conquise par mes propres œuvres, jamais, messieurs !

Quoiqu'un morne silence accueille cette communication, Napoléon, toujours calme, dénombre les forces qui lui restent et dont il peut faire usage, non pour éterniser la guerre, mais pour venger l'honneur de la France.

— Est-il un de vous, s'écrie-t-il, qui consente jamais à la laisser à la merci des gens qui ne veulent qu'étrangler, à leur profit, nos glorieux travaux ? Eh bien ! s'il nous faut renoncer à défendre plus longtemps la France, reprend-il en relevant la tête, l'Italie ne nous offre-t-elle pas une retraite digne de vous et de moi ? N'est-ce pas là la terre des miracles ? Veut-on m'y suivre encore une fois ? Croyez-moi, messieurs, marchons vers les Alpes !

Cette héroïque proposition n'est pas mieux accueillie que les précédentes. Et cependant si Napoléon l'eût faite quelques pas plus loin, dans le salon de service encombré par tous les jeunes généraux, elle eût été reçue avec enthousiasme, avec bonheur ; dans les rangs de l'armée, elle eût été saluée avec cette bouillante ardeur de 1792. Mais Napoléon ne s'est adressé qu'à des hommes qui, la plupart, n'ont plus d'autre ambition que de conserver leurs honneurs, leurs richesses. L'empire croulera, que leur importe ? Malgré tant d'indifférence chez tant d'hommes qu'il a élevés si haut par son génie, Napoléon ne laisse percevoir aucun sentiment de colère et semble les prendre en pitié.

— Vous voulez du repos ? dit-il alors ; ayez-en donc. Hélas ! vous ne savez pas combien de chagrins et de dangers vous attendent sur vos lits de duvet ! Quelques années de cette paix que vous allez payer si cher en moissonneront un plus grand nombre d'entre vous que ne l'aurait fait la guerre la plus désespérée.

Ces paroles de Napoléon aux maréchaux devaient être prophétiques ; car Berthier, Murat, Ney, Masséna, Augereau, Lefebvre, Brune, Serrurier, Kellermann, Pérignon, Beurnonville, Clarke et tant d'autres encore, disparurent en moins de sept années, et le devancèrent dans la tombe.

Pendant toute cette scène, l'empereur ne recueillit pas un mot de sympathie. Devant le bienfaiteur, en présence du souverain, presque tous les cœurs restèrent froids. Il interroge du regard ceux qui l'entourent : tous les yeux sont baissés, toutes les bouches sont muettes. Une révolution soudaine s'opère à cette vue dans son âme ; elle ne se manifeste à l'extérieur que par une extrême pâleur et un léger tressaillement.